

BIOLOGIE ET SOCIOLOGIE

Réponse au D^r Bianchi

Monsieur,

Vous êtes un élève et un grand admirateur de Lombroso, mais, fort heureusement, vous ne lui empruntez ni toutes ses idées, ni ses vivacités féminines de polémique. La lettre-brochure que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser est conçue en termes empreints d'une courtoisie toute italienne, nullement lombrosienne, et c'est un devoir, c'est un plaisir pour moi d'y répondre, ne serait-ce que pour y enregistrer des aveux précieux et y relever aussi quelques assertions singulières. Elle dénote à cet égard un état d'esprit assez spécial qu'a produit dans une partie de votre école le succès imprévu du Congrès de Bruxelles; mais je m'empresse d'ajouter qu'elle révèle en même temps, chez son auteur, une largeur d'esprit méritoire et peu commune.

Ce malheureux Congrès, si brillant et si intéressant, il ne faut pourtant pas trop lui en vouloir en Italie, s'il a réussi en dépit de l'abstention unanime de vos compatriotes. Ne les a-t-on pas assez invités? Et si l'on s'est passé d'eux, à regret, n'a-t-on pas hautement et plusieurs fois reconnu leurs mérites, exprimé le regret de leur absence; n'a-t-on pas applaudi avec chaleur le représentant de votre nation quand il a exalté leurs œuvres; n'a-t-on pas bu cordialement à leur santé? C'était plus, assurément, que n'avaient droit d'attendre ces maîtres, Lombroso du moins, après la lettre peu aimable par laquelle ils refusaient d'assister au Congrès, sous le plus fallacieux prétexte. Il semble que notre politesse en valait une autre. Voici comment le célèbre psychiatre de Turin nous a remerciés de nos bons procédés. Dans le *Corriere della Sera*, de Milan (1^{er} septembre 1892), cité

par vous, il déclare que « les Belges et les Français ne sont pas mûrs pour ces théories nouvelles (les siennes, déjà un tant soit peu vieilles), et par suite sont incapables de les comprendre, se trouvant dans la condition de daltoniens qui voudraient juger de la couleur rouge. » — Après quoi, il se rencontrera çà et là de bonnes gens pour répéter que nous avons raison au fond, cela est certain, mais que, malgré tout, nous avons fait preuve de quelque ingratitude envers l'inventeur du *type criminel* !

Je ne m'arrêterai pas, vous le pensez bien, à cet étrange reproche, mais, puisque je le retrouve sous votre plume, laissez-moi, Monsieur, vous rappeler l'accueil fait en France à l'auteur de l'*Uomo delinquente*, en 1889. En ce temps-là, il n'était pas encore question de notre *daltonisme* scientifique : cette infirmité ne nous est survenue que récemment. Et je ne crois pas que jamais un découvreur de nouveau continent ait été aussi acclamé que l'a été chez nous ce savant imaginaire, même après la preuve manifeste, et partout mise en lumière, qu'il avait pris un nuage pour un rivage. Le docteur Lombroso ressemble au D^r Koch ; l'un et l'autre ont donné au monde l'éphémère illusion d'une grande découverte, et il reste de leur tentative un grand espoir, dont il convient de leur savoir gré. Mais le docteur Koch s'est-il avisé de taxer d'ingratitude ceux qui ont montré l'inefficacité de son fameux remède ? — Laissons donc cela, si vous le permettez.

Je ne m'attarderai pas non plus longuement à ce curieux parallèle entre l'esprit français et l'esprit italien que vous développez dans votre lettre à divers points de vue, même et surtout à des points de vue qui, il me semble, n'ont absolument rien à voir ici. Vos avantages sur nous sont, dites-vous : 1^o de n'être pas en république ; 2^o d'être moins patriotes ; 3^o d'avoir plus d'enfants ; 4^o d'être plus scientifiques en littérature même. — Est-il vrai que notre « république non socialiste représente plutôt une monarchie bâtarde, qu'une forme progressive de notre évolution ? » Peu importe ; d'aucuns diraient aussi bien que votre monarchie parlementaire est une république honteuse. Si nous avons en ce moment notre Panama, n'avez-vous pas votre affaire des banques d'émission ? Est-il vrai, pareillement, que vous êtes moins patriotes que nous, — singulier mérite,

d'ailleurs, — parce que la question de Trieste et de Trente ne vous a pas empêchés de vous allier à l'Autriche, tandis que celle d'Alsace-Lorraine a creusé un fossé de sang entre l'Allemagne et nous ? Cela ne me paraît pas clair, et il n'est guère permis à une comparaison de boîter plus fort. Quand votre jeune unité nationale aura vécu seulement deux cents ans, si alors la Vénétie vous est arrachée par un Hapsbourg quelconque, et que vous consentiez ensuite à lui serrer la main, je vous concéderai volontiers que votre patriotisme est inférieur au nôtre ; et comme « l'intensité du patriotisme, étant données les tendances de l'esprit moderne à l'universalité, se mesure au degré d'inconscience d'un peuple », il vous sera loisible de vous en réjouir. En attendant, ô peuple heureux à qui ses défaites mêmes ont valu des annexions de provinces, laissez-nous oublier les nôtres qui nous ont coûté des démembrements. — Chacun, après tout, est patriote à sa façon ; les uns de cœur, les autres d'amour-propre ; les uns en fait d'alliances, les autres en fait de Congrès..... — Quant à l'infécondité relative de nos familles, elle n'est que trop réelle, malheureusement. Encore pourrions-nous à notre tour nous vanter de ce malheur, s'il est vrai que le progrès du malthusianisme se proportionne au degré de civilisation ; et nous nous consolerons d'être plus inconscients que nos voisins d'outre-mont, si nous sommes plus civilisés. Reste à savoir comment cela s'accorde....

Reproche plus grave : depuis 20 ans, notre littérature est dans une si lamentable décadence que Zola « un italien d'origine », Zola, « ce docteur ès-sciences sociales », ayant voulu réagir chez nous contre « l'ultra-spiritualisme de Gauthier et de Baudelaire », l'opposition invincible des lettrés français l'a fait misérablement échouer. — L'insuccès de Zola, après ses milliers d'éditions ! Que serait-ce s'il avait réussi ? — En Italie, au contraire, « on dirait que l'esprit littéraire fait partie de l'esprit scientifique ; qu'il en est le levain et le vêtement, et les meilleurs comprennent la nécessité de ce mutuel tempérament de l'égoïsme littéraire par l'altruisme scientifique.. Lombroso (encore Lombroso !) est le meilleur représentant de cette aspiration des littérateurs intuitifs vers la précision et l'expérimentation scientifiques. » Il me semblait pourtant que nous n'avions pas été les

derniers à imaginer, avec Balzac, Flaubert, les frères de Goncourt, sans parler de Zola — puisqu'il est italien — la littérature scientifico-réaliste ou naturaliste; mais peut-être avons-nous été des premiers à nous en dégoûter partiellement. Quoi qu'il en soit, je retiens cet aveu que votre grand criminologue appartient à la catégorie des « littérateurs intuitifs ».

Et voilà pourquoi, en résumé, ni la Belgique, ni la France, n'étaient suffisamment préparées à recevoir la lumière de l'Évangile lombrosien! Car le succès ou l'insuccès de la doctrine du Maître, c'est là une question de race, et il ne perd pas cette belle occasion de voir se vérifier ses principes par leur défaite même. « Qu'il entre ici, dit-il, une influence ethnique, cela résulte clairement de ce fait que les membres favorables (aux idées de la *nuova scuola*) étaient tous russes, allemands, hollandais : Drill, Benedickt, Tarnowski, Nœcke, van Hamel, Telgersma, pendant qu'une réprobation unanime (contre ces idées), s'est remarquée chez les Belges et les Français. » Par malheur, c'est une distraction assez fréquente, chez l'illustre criminaliste, de citer parmi ses champions, les noms de ceux qui l'ont combattu énergiquement, tels que Benedickt, ou qui l'ont plutôt corrigé qu'accueilli, par exemple van Hamel et Drill, et il oublie que von Listz, allemand aussi, que Jakrewsky, russe aussi, *e tutti quanti*, ne se sont pas fait faute, malgré leur nationalité, de le critiquer avec vigueur. Il est d'ailleurs notoire que, ni en Allemagne ni en Russie, il n'a pu fleurir, pas plus qu'en Amérique et en Angleterre, et qu'en somme, s'il s'est acclimaté quelque part, c'est encore plus en France qu'ailleurs (1).

Cela devait être, puisque votre école, en somme, ou pour mieux dire l'ensemble de nos nouvelles écoles, la *criminologie*, n'a été que le confluent de courants multiples d'idées, tous, séparément, d'origine française. En effet, la criminologie n'est

(1) Cependant nous avons des raisons particulières — vous en convenez, ou plutôt, vous nous l'apprenez vous-même — d'être moins frappés que d'autres de la nouveauté de quelques-uns de vos principes. Par exemple, notre Code pénal est, dites-vous après Garofalo, le seul Code pénal de l'Europe qui ait été formé sous l'empire, non d'une théorie juridique, mais d'une préoccupation d'utilité publique. En quoi donc votre principe de la *défense sociale*, que nous pratiquons et même professons avant vous, aurait-il pu nous frapper ?

rien ou n'est que le rajeunissement du droit pénal par son immersion féconde dans l'anthropologie et la psychiatrie d'une part, dans la statistique d'autre part, et par le développement de la médecine légale ; le tout dominé par une large préoccupation sociologique. Or, anthropologie, psychiatrie, statistique, médecine légale, sociologie, tout cela, remarquez-le, est né en France — ou en Belgique. — dans ces deux pays de *daltonisme*... Queserait l'anthropologie sans Broca qui l'a fondée, sans Boucher de Perthes, Lortet, Quatrefages qui ont ressuscité l'homme des cavernes et suggéré le plus spécieux argument en faveur de l'hypothèse atavistique du criminel-né ? Que serait la psychiatrie sans Esquirol, Morel, et tant d'autres (1), sans parler de Charcot ? La statistique, fille d'un Belge, Quételet, a grandi en terre française, et vous n'auriez pas eu Enrico Ferri, votre maître le plus solide et le plus renommé, sans notre Yvernès, dont le *Compte criminel* a été si souvent loué par lui comme la source pure et profonde où il a puisé les données de ses meilleures inductions. Il est dommage, entre parenthèses, que le robinet de cette source paraisse engorgé depuis plus de deux ans ; mais ce n'est sans doute qu'un accident pécuniaire passager. Quant à la médecine légale, il suffit d'en parler pour que les noms de Tardieu, d'Orfila, de Brouardel, de Lacassagne, se présentent à l'esprit. Je suis trop l'ami du directeur des *Archives* pour le louer ici comme il conviendrait ; mais que l'on passe en revue ses écrits et, mieux encore, les écrits d'autrui qu'il a suscités par de discrètes impulsions, les travaux de ses élèves dont plusieurs sont devenus maîtres (2), tous reconnaissables à la clarté, à la netteté, au bon sens imaginaire qui les distinguent, et l'on reconnaîtra qu'ils peuvent soutenir la comparaison avec l'*Archivio di psichiatria*. Enfin, le père et parrain de la sociologie n'est-ce pas Auguste Comte ?

On a remarqué que le *type criminel* dessiné par le maître de Turin était tout simplement le dégénéré de Morel. Voilà donc tout l'*Uomo delinquente* en germe dans celui-ci, — comme tout l'*Uomo di genio* est virtuellement dans Moreau de Tours, —

(1) Voir une notice historique très bien faite à ce sujet dans le *Manuel pratique de médecine mentale* du docteur Régis (2^e édition, 1892, Doin, éditeur.)

(2) Il nous suffira de citer les noms de MM. Bouquet, Kocher, Rollet, Forgeot, Florence, Aubry, Barberin, Lefort, P. Bernard, St-Paul, Biraud, Keim, etc.

comme tout ce qu'il y a de solide dans le *Delitto politico* est emprunté à Jacoby. Essayez de retrancher de ces ouvrages tout ce qui provient directement ou indirectement de ces trois hommes, et vous verrez ce qu'il y restera de consistant et de durable. — Il est vrai qu'il s'agissait de combiner ces éléments, mais le malheur est que, de l'avis de tous, il y a eu là plutôt rencontre et juxtaposition que combinaison et harmonie. Ferri et Garofalo, seuls, ont commencé à systématiser tout cela. Des Français ont été les premiers à les suivre dans cette voie : Lacassagne d'abord, d'autres ensuite, notamment le docteur Corre, si touffu de faits et d'idées, et qui a inauguré — avec moi pour unique collaborateur jusqu'ici, je le regrette, — une nouvelle mine à exploiter, l'archéologie criminelle (1). On peut compter aussi parmi les novateurs, les champions éclairés de la tradition qui, tels qu'Henri Joly, en combattant une école, ont fait progresser la science. Henri Joly, cet adversaire d'Henri Ferri, est son continuateur comme statisticien, comme observateur pénétrant des détenus, et, comme psychologue, je me permets de dire qu'il lui est supérieur. — Je m'arrête ; combien de noms n'aurais-je pas encore à citer !

Mais, cela dit, voulez-vous, Monsieur, que nous laissions de côté ces rivalités de peuple à peuple, assez déplacées en matière de science ? Je vois avec plaisir que, personnellement, vous attachez à ces mesquineries une importance secondaire ; vous confessez même, avec sagacité, les infériorités intellectuelles de vos compatriotes à certains égards ; vous leur reprochez une ingurgitation précipitée et indigeste de doctrines anglaises ou allemandes (voire françaises), un simplisme, un matérialisme exagérés, comme il advient toujours chez les apprentis philosophes, et en particulier, un abus de l'atavisme comme explication trop commode des faits. Vous reconnaissez que Lombroso, surtout dans ses débuts, est tombé dans cet écueil, qu'il manque de méthode, et qu'il a souvent méconnu l'importance du facteur social, mais non Ferri ni Garofalo. Je suis tout à fait de votre avis, à cela près qu'il me paraît essentiel non seulement d'admettre l'importance du facteur social, mais de bien comprendre sa nature distinctive. Et c'est là le *hic*.

(1) Et je n'ai parlé ni de Manouvrier, ni de Féré, ni de Motet, ni de Magne, ni de Magitot, etc., etc.

N'importe ; après ce *mea culpa* patriotique, il nous sera facile de nous entendre, d'autant plus facile qu'en vérité, le patriotisme mis à part et relégué aux oubliettes, je ne sais plus au juste en quoi nous différons. Vous nous accusez, il est vrai, d'éclectisme, d'opportunisme, mots bien usés ! Vous dites qu'en admettant un membre éclairé et distingué du clergé belge, sur sa libérale demande, à collaborer avec nous sur le terrain neutre de l'observation et de l'expérience, et sauf à discuter plus tard, nous avons agi comme eût fait Galilée, si, par esprit de conciliation, il avait concédé que la moitié de la terre tournait, mais que l'autre hémisphère restait immobile... L'image est jolie, mais autant vaut dire que, depuis l'encyclique de Léon XIII, la République française est devenue cléricale.

Au fond, vous me donnez pleinement raison. Ai-je jamais nié le « facteur anthropologique ? » Non. J'ai souvent parlé de ces prédispositions organiques, en partie indéterminées, au crime ou au vice qui, dans une certaine mesure et dans la majorité des cas, peuvent être *aiguillées* sur de bonnes voies par un ensemble d'influences sociales ou de circonstances biographiques favorables. Je n'ai pas vu même d'inconvénients à qualifier *criminels-nés* la petite minorité d'anormaux poussés au mal par de si vigoureuses impulsions de leur tempérament et de leur caractère innés que, à moins d'un concours tout à fait exceptionnel et extrêmement improbable d'influences et de circonstances singulières, inouïes, ils commettront des forfaits quelconques. Seulement, j'ai dit qu'à mon sens le moment n'était pas encore venu de préciser les caractères anatomiques ou physiologiques auxquels se rattache le penchant criminel, ou aussi bien la vocation vertueuse, et qu'il fallait attendre⁽¹⁾ les progrès futurs de la connaissance du cerveau par l'effort accumulé des physiologistes et des aliénistes. En attendant il m'a paru que, tout ce qu'on pouvait dire d'un peu net à ce sujet, avait été indiqué par mon ami Lacassagne, dans sa théorie des trois régions cérébrales. — Or, ne dites-vous pas, à peu près, la même chose ? Vous trouvez (p. 7 et 8), que vos études anthropologiques sur le criminel sont bien prématurées, tant que l'homme honnête.

(1) Je me permets de renvoyer à ma *Philosophie pénale*, p. 226 et suivantes.

L'*homo sapiens* est encore si peu connu (1). Plus loin, vous êtes amené (p. 20) — j'en suis flatté — pour défendre le *type criminel*, à l'entendre comme moi, c'est à-dire comme un *type professionnel*. Ainsi, j'ai été le sauveteur du grand criminologue, et, après cela, c'est lui qui m'accuse d'être ingrat!

Je m'applaudis encore d'une autre rencontre avec vous : à l'opposé de presque tous les naturalistes, vous signalez la clarté des sciences sociales comparée à l'obscurité des sciences physiques et biologiques. « L'histologie a révélé la complexité de l'infiniment petit...; la composition du sang, de la substance cérébrale, les anomalies morphologiques partielles... sont encore des *x* mystérieux... » Au contraire, « la société, l'homme l'a faite. l'observation peut la sonder, la disséquer à fond... » Par où s'explique le contraste entre l'état embryonnaire des sciences naturelles, et, malgré le préjugé courant, l'état plus avancé de la sociologie. — C'est ce que je me suis hasardé à dire maintes fois. Jusqu'ici, donc, nous sommes bien d'accord. Mais laissez-moi vous exprimer, Monsieur, ma surprise de la conclusion que cette considération très juste vous suggère. Concluez-vous de là, comme cela semblerait naturel, que, des deux explications complémentaires, l'une ténébreuse, l'autre lumineuse, celle-ci doit être cultivée de préférence, jusqu'à ce que, peu à peu, la lumière se fasse dans celle-là ? Concluez-vous encore qu'un peu de la lumière de l'une doit être empruntée par l'autre, et qu'il convient d'éclairer l'obscur par le clair, non d'obscurcir le clair par l'obscur ? Nullement. La seule conséquence que vous déduisez de vos prémisses, c'est que le triomphe de l'explication sociologique est trop aisé pour être méritoire, et qu'il faut louer la hardiesse des précurseurs ou des visionnaires qui prétendent avoir vu quelque chose dans les ténèbres du facteur vital... En effet, cette *intuition*, à raison de l'immensité de l'inconnu, est exposée à toutes les critiques et *impuissante à y répondre*, tant que l'expérience « n'est point parvenue à la confirmer. »

Il est bon de noter, encore une fois, que la conception

(1) Dans ma *Criminalité comparée*, j'exprime aussi le regret que Lombroso n'ait pas songé à contrôler son *type criminel*, en recherchant si le type du parfait brave homme se reconnaît à un signalement précisément inverse.

« scientifique » de Lombroso passe maintenant, aux yeux de ses admirateurs eux-mêmes, pour une simple *intuition*. — Mais, je le demande, quelle valeur scientifique est en droit de revendiquer une intuition *non encore appuyée sur l'expérience*? Ce n'est qu'une hypothèse métaphysique mal déguisée; car on peut faire de la métaphysique sans le savoir tout en disant beaucoup de mal des métaphysiciens, et rien n'est plus protéiforme ni plus incurable en général que les maladies constitutionnelles de l'esprit humain, même et surtout quand elles sont inconscientes... ou imaginaires. Veuillez remarquer que le mérite n'était pas d'imaginer un groupement de caractères anatomiques ou physiologiques propres à révéler les natures criminelles; des essais pareils avaient été antérieurement tentés. La nouveauté vraie apportée par Lombroso, c'était, précisément, l'appui apparent que l'observation et l'expérimentation semblaient prêter à son hypothèse. Si cet appui lui fait défaut, qu'en reste-t-il?

Encore si, faute de preuves, elle pouvait au moins invoquer en sa faveur des vraisemblances! Mais je le conteste. Entrons un peu au cœur du problème. — Oui, je le sais, et je le répète, l'explication sociologique est insuffisante; elle a beau avoir, pour ainsi parler, les bras beaucoup plus longs que ne semble le soupçonner l'école naturaliste; elle a beau s'étendre, par sa portée immédiate et directe, par la vertu, hier encore ignorée, de la suggestion imitative, ou de la suggestion réfléchie, dite auto-suggestion, à des profondeurs merveilleuses dans toute la conduite et tous les tissus mêmes de l'individu; et elle a beau descendre, par sa portée médiata et indirecte, par la sélection sociale, par les causes presque toutes sociales des mariages et les originales combinaisons héréditaires qui s'ensuivent, par la puissance mystérieuse de l'hérédité ainsi mise socialement en œuvre, à des profondeurs non moins surprenantes dans la formation même de notre être individuel; néanmoins, audessous de tout cela, il y a quelque chose que ces forces phénoménales n'expliquent pas, car elles l'impliquent plutôt. Ce quelque chose d'extrêmement profond et caché, cette quintessence de l'individualité, qu'est-ce? Il ne suffit pas de répondre que c'est quelque chose de vivant et de *corporel*; ce serait ne pas tenir compte des plus récents progrès de l'école darwinienne,

qui, par Weissmann, par Geddes et Thompson (1), a sondé le plus profondément possible l'énigme de l'hérédité, et en a rapporté quoi? La preuve qu'entre le *corps* et son germe, entre la pâte somatique, pour ainsi dire, et son levain, il y a une différence nette et tranchée. Cela signifie, à mon avis, qu'il faut chercher, sous le phénomène social, non seulement le phénomène organique qui en est l'élément apparent, mais encore l'invisible soutien des deux, l'agent infinitésimal, infiniment actif, de cette double fermentation. A quelque objection, en effet, que paraisse se heurter la thèse de Weissmann et de ses adhérents sur l'intransmissibilité héréditaire des caractères acquis durant la vie individuelle, il n'en résulte pas moins de leurs travaux qu'il existe deux sortes d'évolutions, deux chaînes biologiques bien distinctes et presque indépendantes l'une de l'autre : celle des germes, où se continuent, par scissiparité et conjugaison, les modes de reproduction de l'animalité dite inférieure, et celle des cellules corporelles qui, nées d'un germe détaché, suivent le cours de leurs accroissements et de leurs évanouissements, de leurs apparitions et de leurs extinctions éphémères. « On peut se représenter, dit Weissmann, le *plasma germinatif* comme un long rhizôme traçant d'où s'élèvent, de distance en distance, de petites plantes isolées qui sont les individus des générations successives. »

Or, à chaque germe fécondé qui se détache et entre en éruption d'un nouvel organisme, correspond un ensemble de traits particuliers qui distinguent plus ou moins cet organisme de tout autre; et ce point infinitésimal portait en soi la possibilité de cet infini relatif. Mais ne portait-il que la possibilité de celui-là, rigoureusement et étroitement défini? Peut-on croire que le plan corporel apporté par lui était une épure si définie dans tous ses détails qu'il était impossible à la diversité des circonstances d'y changer un iota? Rien de plus improbable, rien de moins conforme à cette plasticité, à cette ingéniosité et richesse de ressources qui est le propre de la vie. On n'a le droit de concevoir la virtualité du germe que comme une formule algé-

(1) *Essais sur l'hérédité*, par Weissmann, trad. de Varigny (Paris, 1892). — *L'Évolution du sexe*, par Geddes et Thompson, trad. de Varigny (Paris, 1892).

brique, très précise il est vrai, mais susceptible de s'adapter à une infinité de chiffres différents, sans s'altérer essentiellement malgré la dissemblance apparente de ses produits (1). Nous voyons par là que la forme précise des membres, le profil du nez, le dessin des oreilles, les contours même du crâne, ne sauraient nous donner l'expression complète ni exacte de cet obscur « principe d'individuation », et qu'il est chimérique de demander à ces mensurations, très utiles d'ailleurs, le secret de la nature individuelle en sa dernière intimité; de même que, lorsque cette nature individuelle, se déployant, sous le nom de caractère personnel, dans le milieu social, s'y spécifie en une ligne accidentée et particulière de conduite, ce serait une grave erreur de regarder cette biographie comme la seule que ce caractère comportât.

A la lumière de ces données, que devient, Monsieur, le fameux type criminel? et quelle signification vraiment profonde est-il permis d'attribuer à ces groupes d'anomalies, très rarement réunies, le plus souvent disséminées, qui sont découvertes dans une fraction numérique des criminels, et aussi dans une fraction inférieure ou supérieure des gens honnêtes ou réputés tels?

Ce n'est pas, selon toute apparence, par l'étude des organes et des fonctions du corps, qu'on peut espérer de serrer de près biologiquement, le *je ne sais quoi* qui différencie les individus et qui se révèle par leurs décisions, en tant que les influences et les circonstances ambiantes ne suffisent pas à les expliquer. Pour l'atteindre, il faut plonger dans le gouffre de l'infinitésimal. Mais le malheur est que, plus on y plonge, plus il s'atténue et s'évanouit sous la main. Ce n'est plus la cellule germinative, ce n'est plus même son noyau, c'est une fine ligne de ce noyau, demain ce sera un point de cette ligne, jusqu'à ce que les microscopes demandent grâce. Chose stupéfiante, soit dit en

(1) Il y a lieu de croire, d'après Weissmann (p. 292) que les jumeaux naissent d'un *même œuf*, et l'on explique de la sorte leur similitude si frappante. Mais, si frappante qu'elle soit, les jumeaux n'en présentent pas moins des différences corporelles et mentales, parfois très considérables, ne serait-ce que celle du sexe. Cependant, si l'*innéité* qui était en eux eût été quelque chose de nettement et rigidement défini dans ses détails, cette dissemblance caractéristique n'existerait point. Ce fait lui-même vient donc à l'appui de cette souplesse d'adaptation que je prête au *programmme germinal*.

passant, que tout procède ainsi de l'infiniment petit, et que son action s'étende par degrés si loin dans le temps et dans l'espace; chose rassurante aussi, peut-être, puisque, sortis de là, nous y devons retourner un jour! — Mais, en somme, autant vaut dire que, s'il en est ainsi, la source de notre être intime échappera toujours à l'histologie; et voilà pourquoi j'ai hâte, en ce qui concerne nos études, de remonter à la belle surface phénoménale des sociétés pour faire ensuite un autre plongeon, plus fructueux, je crois, à notre point de vue, dans un autre puits un peu moins noir, dans le puits psychologique. Encore ici, il est vrai, que de mystères! Suggestion à distance, lucidité, télépathie, guérisons prodigieuses par la foi. Mais, si ces ombres sont épaisses, au moins sont-elles à notre portée et y a-t-il un sérieux espoir de les dissiper plus tard. Ces phénomènes « merveilleux » étudiés par la nouvelle psychologie, au fond, ne prouvent qu'une chose avec certitude : c'est que l'action sociale élémentaire, la force efficace d'un esprit sur un autre esprit, dépasse en intensité et en subtilité tout ce qu'on avait pu imaginer jusqu'à nous. Donc, la sociologie, peut prétendre, autant que la biologie, au titre de science, de science solide et profonde qui saisit le fond des choses ou qui s'y heurte.

Et cela est si vrai que, sous la plume des savants naturalistes cités plus haut, je remarque et j'admire à chaque instant les métaphores sociologiques qui leur échappent et sans lesquelles leur pensée ne saurait être rendue avec autant de clarté ni de bonheur. Ils nous parlent couramment de la « tradition protoplasmique » conservée par la cellule-germe (1), du « capital héréditaire » emmagasiné dans le plasme germinatif, de « traditions anatomiques et physiologiques », de « sociabilité organique », etc. Qu'est-ce que cela signifie, si ce n'est que la sociologie jette du jour sur la biologie, autant et plus que celle-ci sur celle-là?

— Eh bien, malgré tout, en dépit des critiques et des reproches que je viens d'adresser à Lombroso, — maintenant que je suis à peu près quitte envers lui — il est un grand et sérieux mérite

(1) Voir notamment l'ouvrage de Geddes et Thompson, p. 333, 337, 367, 468, 438, etc.

que je dois lui reconnaître et qui, à mes yeux, le met hors de pair. Je sais bien qu'en son œuvre rien n'est sûr, ni l'échafaudage ou les échafaudages systématiques qui se démolissent d'eux-mêmes, ni les matériaux, de qualité suspecte; car, est-il une seule de ses observations de faits qui ne soit à contrôler? Je sais bien qu'il lui manque la condition *sine qua non* de la cristallisation mentale appelée système philosophique, c'est-à-dire un grand calme d'esprit, et que dans ce cerveau fermentescible une synthèse solide et définitive ne peut pas plus se former qu'un beau cristal dans une solution secouée par une main d'enfant. Mais d'abord, précisément parce qu'il a la surface de l'esprit extraordinairement vibrante et impressionnable à tout vent intellectuel qui passe, — comme l'amour-propre vulnérable au moindre froissement — et qu'il se jette sur toute pâture nouvelle, sauf à ne pas la digérer toujours, par la même raison il est un stimulant et un ferment scientifique de premier ordre; un bon café, ai-je dit, et je le répète, bien surpris d'apprendre que cette expression a été jugée blessante, car combien de fois un bon café a-t-il fait passer un mauvais déjeuner! — Puis, avec lui, il ne faut désespérer de rien; si loin de lui qu'on puisse être aujourd'hui, il est fort possible que, demain, d'un bond, il vous rejoigne et vous dépasse. Vous me faites luire, Monsieur, la perspective de ce revirement. « Malgré ses colériques défenses, dites-vous, et ses agressives irritations, que chacun de ceux qui le connaissent lui pardonne à cause de son ingénuité enfantine et de son enthousiasme, dès qu'il sera convaincu que sa conception ne répond plus aux nouvelles découvertes de la science, il la reniera, comme il l'a fait d'autres fois, défiant les faciles sarcasmes de ses adversaires ». J'en accepte l'augure, et, ce jour-là, j'applaudirai des deux mains.

Enfin, son type criminel a beau être un mirage, il y a, au fond de son idée, un postulat inaperçu, qui est digne d'attention. Il y a, à mon avis, cette foi implicite que la distinction du moral et de l'immoral, du bien et du mal, de l'héroïsme et du crime, a ses sources et ses racines bien au-dessous du phénomène social, dans le sein même de la vie. A cet égard, les savants naturalistes que j'invoquais tout à l'heure contre lui, témoignent en sa faveur. Je suis frappé de l'importance que Geddes et

Thompson attachent à la moralité ou à l'immoralité des animaux. « Le caractère général de ces oiseaux, disent-ils à propos des coucous, leur vie insociable, la cruauté égoïste des petits dans le nid et l'habitus parasitaire paresseux, ont une base commune dans leur constitution ». C'est à se demander, en définitive, si le fait d'être enclins à la vertu ou au vice n'est pas un des caractères propres à ces germes infinitésimaux dont nous parlions tout à l'heure. C'est à se demander, en d'autres termes, si le fait d'être doué d'un égoïsme ou d'une sympathie extrêmes, d'une insociabilité ou d'une sociabilité remarquables, n'est pas l'une des qualités les plus essentielles aux x mystérieux, fabricants invisibles de nos organes et si, quelle qu'eût été la forme corporelle édiflée par eux, ce caractère ne se fût pas maintenu. Je n'essaierai certes pas de résoudre ce problème, mais je constate qu'il est loisible de le poser, car la sociabilité et l'insociabilité sont quelque chose de biologique en soi aussi bien que de sociologique. Et, ce que je veux constater encore, c'est que cette recherche des sources vitales de la morale tend, non pas, comme on l'a cru, à supprimer la morale en niant sa source supposée, trop superficielle à mon gré, mais au contraire à fonder la morale sur quelque chose de plus substantiel peut-être et de plus sûr.

Vous le voyez, Monsieur, j'avais bien raison de vous dire que nous n'étions pas loin de nous accorder. Et vous aviez raison aussi de terminer votre lettre en souhaitant bon succès à nos travaux, auxiliaires et non rivaux des vôtres. Il ne me reste plus qu'à finir la mienne en vous exprimant le même souhait et vous remerciant de la sympathique élévation de vues que vous avez apportée dans cette discussion.

G. TARDE
